

La couleur isabelle

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **35 (1897)**

Heft 38

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-196461>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ciel faisait entendre à la terre les accents les plus purs. Adolphe était son nom. Un Valaisan s'étant épris d'elle, un homme rude, violent, elle quitta la ville de Saint-Maurice pour chercher un refuge à Gourze. Le père d'Adolphe était absent. Elle attendait impatiemment son retour, quand tout à coup, un matin, des hommes armés s'approchent en secret et livrent assaut au vieux manoir. Au bruit des armes, la jeune fille était montée sur le parapet : « O mon père, s'écriait-elle ; Dieu du ciel, envoie-moi mon père ! » Cependant, le tumulte grossissait. Les hommes d'armes montaient d'étage en étage, tandis qu'Adolphe était là, les yeux humides, l'angoisse au cœur, penchée sur les créneaux. Ni portes, ni verrous n'arrêtèrent les brigands. Une dernière cloison venait de tomber sous leurs coups. Voilà devant Adolphe l'homme qu'elle haït, l'œil en feu, le front hardi. Il approche le bras pour la saisir. En ce moment, la bouche de la jeune fille exhale une dernière prière, et, s'élançant comme la biche, Adolphe se précipite du haut des murs. La pierre au pied de la tour porte encore des traces de son sang. L'enfant est à cette heure un ange dans le ciel. Quant à son père, en n'en a plus jamais entendu parler. Quelques-uns, cependant, croient savoir qu'il a pris le froc et qu'il a fini ses jours comme moine à Saint-Maurice.

— La tour de Gourze, repris-je, a donc été malheureuse à tous ceux qui l'ont choisie comme refuge ?

— Comme tout lieu l'est pour l'homme qui cherche le bonheur et la paix où ils ne sont pas. Voyez, dans ce vallon, les traces d'un récent incendie. La ferme que les flammes ont consumée était habitée par deux hommes, un père et un fils, qui cherchaient leurs joies dans le tumulte et dans le vin. Ils étaient naguère dans l'aisance ; tous deux mendient aujourd'hui. Le jour de l'an, ils étaient demeurés à table bien avant dans la nuit, assis au milieu de nombreux convives : « Goûtez de ce vin ; disaient-ils à l'un. Comment trouvez-vous celui-ci ? Voilà comme j'aime les amis ; je déteste les cogots. Mon garçon, vas nous remplir les bouteilles, pendant que je vais au fenil donner quelque peu de foin aux chevaux. » Le vin leur travaillait la tête à tous deux. Quand le père entra dans son fenil : « Je ne sais, dit-il, comment il m'arriva d'y mettre le feu. » Son fils, dans le même temps, était descendu à la cave. Chancelant, il éteignit sa lumière, de crainte de malheur ; mais le diable, assure-t-il, se trouva sur son chemin et le fit trébucher, en sorte qu'il se cassa la jambe. Vous ne tarderez pas à le voir mendier à votre porte, soutenu par des béquilles. Depuis cet événement on dit chez nous : « Il n'est pas sage de laisser la lumière aux mains d'un ivrogne, et peut-être moins prudent encore de laisser un ivrogne dans les ténèbres. »

La croix, reprit le vieillard après quelques moments de silence, la croix que vous voyez s'élever à quelques cents pas de nous, est un autre témoin de ce que je viens de dire. Le fait qu'elle rappelle est récent. Fernand de G... était un des plus brillants chevaliers de l'armée du duc Charles de Bourgogne ; mais il dépensait son bien dans le vin, dans les plaisirs, dans les goûts qui naissent de l'oisiveté. Il était aimé d'une jeune orpheline, nièce d'un chanoine de Lausanne ; mais pure et digne d'être aimée pour la vie, elle avait refusé sa main à celui qui ne se montrait pas digne d'elle.

(A suivre).

L'absinthe.

Rein què d'ourè cè mot d'absinthe, cein mè fà refrezènà. Te possibllio, quinna bourtià !

Yé volliu ein bairè l'autro dzo et tot d'on coup

yé vu tot trobblio ; mè seimbllivè que tot épèluavè : la tête mè verivè bin tant que yé étà d'obedzi d'allà m'étairè un bocon po cein fèrè passà et lo leindèman, rotàvo adé clia peste d'absinthe.

Ne pu pas m'emaginà que y'aussè atant dè dzeins que pouessont bairè dè la coffià dinse ! Se vo passà pè vai onj'hàorès dévant lè Messadzèri, àobin on autro cabaret, vo n'oudès derè què : As-tu bu la coueste ? Allons-nous boire la coueste ? Paies-tu la coueste ?

Lè dzouvenès dzeins d'ora coudiont derè la couèta po l'absinthe, po cein què clia caienèri dé bairè resseimbllè prà à la couèta, qu'on baillè ai caïons, mà coumeint cliào gringalets ne sàvont pas dèvezà lo patois, l'estraupiont lo mot et diont : *Coueste* : vouaiquie la timologiqua, coumeint dit noutron régent.

Se vo z'eintrà deim n'a pinta dévant dinà, vo ne vaidè què dâi dzeins bairè dè clia couèta ; et vouaiti lè vai on bocon quand fabrequont cè trobbllion !

Quand lo carbatier l'ao z'a met l'affèrè dè duès couillèrâ à soupa dè cll'absinthe dein on verro à sirop, lè dzeins empougnont la botollie d'edhie et vaissont d'a premi tsaou pou l'absinthe ; adon quand lo verre est à maiti pllien, lo laissent godzi on bocon, pu reimpougnont la carafe et hardi ! font piellia l'edhie à gros fi su lo reste tanquie que lo verro sâi raze.

Dâi z'autro sè font portâ n'a botollie dè dou décis d'edhie et potsont clia botollie lo cou lo premi dein lo verro à sirop, pu la solâivont tsaou pou, pè petitès sècessès. Paret que lè dinse que le sè mècilliè lo mi, kâ on vâi montâ petit z'a petit cll'absinthe dein lè dou décis, et quand l'est tota amont et que la botollie est tota dzauna, laissent vouthi cein que y'a dedein dein lo verro, et piaf ! s'einfattont cein avau lo cornet.

Dein lè grantès pintès n'y a pas faute dè tant s'escormantzi po fèrè clia drougua : l'ont tot bounameint dâi grossès terrinès ein fer blianc que vont reimpliâ au borné et que mettont à bio mâitein dè la trablia. Cllio terrinès ont dâi petits robinets dzauno et, tandi que dèvezont politiqua, cliaio que sont déveron la terrina font piellia l'edhie à l'ao guise dein lo verro et dinse l'absinthe sè manigancè tota soletta. Diont que pè Nâotsati, trobblliont cll'absinthe avouè dâo vin. Pouaih ! quienna bourtiâ cein dâi fèrè !

Ora, que vo z'é tot cein de, vo crâidès petètrè cognaitrè totès lè moudès que y'a po trobbllia l'absinthe ? Et bin na, attitudâ cein que y'é oïu l'autro dzo dévant la fordze.

On part dè citoyens dèvezâvont don dè clia couèta et coumeint fallia fèrè po que le sâi bin mècllaie, kâ, à cein que diont, mè l'est mècllaie, meillâo l'est.

Adon, lo Fridolin, qu'est farceur qu'on dians-tro, fe :

— Et bin, vo ne sèdès pas coumeint ye fè quand vu bairè l'absinthe ?

— Na ! et coumeint fâ-tou ? firon lè z'autro.

— Mein vé, dese lo farceur, à la Crâi fédèrala, dèmandâ à Jeannot po veingt centimes d'absinthe, que mè baillè dein on verro à vin ; y'ingozallo cein tot que lo mè baillè ; ye crouso ensuite on bocon dè sucre, et après, m'ein vè ào borné bairè n'a bounè pancha d'edhie, pu, po mècilliâ tot cein, vè mè rebattâ avau on crèt, et l'est dinse què l'absinthe sè trobbllie lo mi, que l'est la meillâo et que le fâ lo mè dè bin ! C. T.

La couleur isabelle. — On sait qu'on désigne ainsi les étoffes d'un jaune clair, tirant sur le fauve. Et voici pourquoi :

Isabelle, reine de Castille, qui succéda à son frère Henri, en 1474, gouverna de concert avec Ferdinand d'Aragon, qu'elle avait épousé en 1469. Active, courageuse, entreprenante, elle

partagea les travaux de son mari et le suivit dans plusieurs campagnes. Elle fut l'âme de la guerre de Grenade. Au siège de cette ville, défendue par Boabdil, dernier roi maure, elle se distingua. On raconte qu'elle résolut de ne changer de chemise que lorsque Boabdil se serait rendu.

Or, la résistance des ennemis s'éternisant, ce ne fut qu'au bout de longs mois qu'ils capitulèrent, et permirent à la puissante reine de se libérer de son vœu... et de sa chemise, qui avait pris, dit-on, une teinte jaunâtre, désignée dès lors sous le nom de couleur *isabelle*.

Théâtre. — Mardi, 21 septembre, à 8 heures et demie du soir, la tournée Dorval et C^{ie} nous donnera une très intéressante représentation avec des artistes de valeur tels que Decori, M^{lle} Grumbach et Meuris, de l'Odéon. Il s'agit du *Chemineau*, la belle pièce de Richepin, qui a eu un si brillant succès à l'Odéon.

Le *Chemineau*, l'un de ces ouvriers errants qui vont de village en village, travaillant quand il leur plaît, couchant à la belle étoile, et qui sont en général la terreur des campagnes, a été peint par l'auteur avec une incomparable habileté.

Au dire des journaux français, cette pièce est un vrai régal ; et nos amateurs de théâtre ne manqueront certes pas de profiter de cette occasion éminemment attrayante. Il sera bon, croyons-nous, de ne pas tarder à se pourvoir de billets.

Boutades.

Dans le courant de l'été, un Lausannois avait envoyé un pauvre diable de son quartier lui chercher divers objets déposés dans une maison de campagne des environs d'Ouchy. La journée était excessivement chaude ; aussi quand notre commissionnaire revint avec sa hotte lourdement chargée et tout ruisselant de sueur, le Lausannois s'empressa de lui offrir les trois verres traditionnels, qu'il avait certes bien mérités.

Le premier y passa d'une lampée, le second le suivit en deux gorgées.

L'incendie étant en partie éteint, il but le troisième plus lentement : il le dégusta.

Puis, regardant le liquide, qui perlait au grand jour, il s'écria d'un ton de douce satisfaction : « Eh, mossieu, si on avait toujours du vin comme ça, on économiserait pourtant bien de l'eau ! »

Ce sont les femmes qui font le sujet d'une conversation entre messieurs.

— Elles sont bien opiniâtres, dit l'un d'eux.

— Pourquoi donc cette idée ?

— Tenez, j'ai eu mille peines à faire entrer ma femme dans sa trentième année, et voilà dix ans que je ne puis plus l'en faire sortir.

Nos domestiques.

Le tailleur de Z. vient présenter, hier matin, une note conséquente.

— Monsieur dort encore, répond le valet de chambre.

— C'est bien, j'attendrai qu'il s'éveille.

— C'est quelorsque monsieur saura que son tailleur est là, je le connais, il ne se réveillera pas.

L. MONNET.

PAPETERIE L. MONNET, LAUSANNE
Agendas de bureaux pour 1898.

VIENT DE PARAÎTRE :

Au bon vieux temps des diligences

Deux conférences données à Lausanne

par L. MONNET

avec couverture illustrée par R. LUGEON.

En vente au bureau du CONTEUR VAUDOIS

Prix : 1 fr. 50.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.